

[Anecdotes]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 14

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pinta yo on l'áo prepara lo fricot, que medziron tant qu'à rondzi lè z'òu. Oi ma fái, lè 15 livrès l'ai passiron! et l'euron fini dè sè reletsi à onj'hàorès.

— Ora, n'est pas quiestion de cein, desiron cliaux lulus : Ye s'agit dè bin diná à midzo po ne pas que lo maítrè sè démaufai d'oquiè!

On lit dans la *Feuille des avis officiels* du 27 mars, page 7 :

« La Municipalité de Clarmont offre à vendre 15 à 20 toises de beaux tuyaux en daille percés ou non. »

Chaque jour on apprend quelque fait nouveau. Qui se serait douté qu'il existât des *tuyaux* non percés ?

A DOUARNENEZ

VI

Il était parti plein d'espoir, avec douze livres dans sa poche, un bateau solide (son gagne-pain depuis la ruine et la mort de son père), un habit à peu près neuf, et il réparait désespéré, hâve, décharné, ne possédant plus que six livres, désillusionné sur les contes de fées, sans chapeau, sans souliers et avec des habits en lambeaux!...

« J'ai l'air d'un mendiant, dit-il navré en se regardant. Tinah voudra-t-elle me reconnaître?... Allons, je la calomnie. Elle m'aime, elle m'a juré de n'être qu'à moi; douter d'elle, autant vaudrait douter de Notre-Dame la Vierge!... Mon voyage aux Glénans n'a pas avancé notre mariage, il est vrai, mais tout n'est pas fini. D'ailleurs, Tinah m'a promis de m'attendre; elle m'attendra. »

— Elle ne t'attendra pas, glapit une petite voix derrière le buisson.

— Qui est là?... s'écria Stevan effrayé en se dressant d'un bond.

— Moi, répondit la voix au milieu d'un éclat de rire.

— Qui, toi ?

— Un teuz qui te veut du bien.

— Où es-tu ?

— Dans ce bouquet d'aubépine; regarde.

Stevan avança la tête et vit, entre deux touffes de fleurs, l'oiseau que le bon Dieu appelle dans le paradis pour lui sucer le sang, lorsqu'il en est incommodé, l'oiseau qu'on ne peut tuer sans péché en Bretagne : la fauvette rouge-gorge.

— Je ne vois qu'une fauvette, reprit le gars.

— C'est moi.

— Les teuz sont-ils donc devenus des oiseaux du paradis ?

— Les teuz ont le pouvoir de prendre la forme qui leur convient, répliqua l'oiseau. Il existe, tu le sais, deux familles de nains, dans notre Bretagne : les korigans ou poulpiquets, et les teuz. Les premiers, horribles petits monstres, noirs comme leurs âmes, sont les génies du mal, les ennemis acharnés des hommes et les serviteurs de Belzébuth. Ils hantent les landes de Crozoz, les bois de Luzuen, les campagnes de Rosporden et d'autres lieux encore; ils dansent, la nuit, en rond, devant les dolmens et les menhirs, contraignent les voyageurs égarés à danser avec eux jusqu'à ce que mort s'ensuive, et ne sont occupés qu'à nuire aux honnêtes gens. Les teuz, au contraire, chérissent l'humanité, la servent et la soulagent chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. Je suis un teuz : soit sans crainte. Si j'ai pris ce plumage, c'est parce que j'aime les oiseaux. Lorsque les korigans de Cornouailles déclarèrent la guerre à notre race, sous le prétexte que nous les empêchions d'accomplir leur mission malfaisante, en travaillant la nuit pour les paysans les plus dignes d'intérêt, ce qui éloignait d'eux la misère, et conséquemment le mal, car la misère est la mère de tous les maux; lorsque nous

dûmes nous cacher ou fuir pour échapper à nos implacables ennemis, je me transformai en oiseau du bon Dieu, et depuis je ne reprends mon apparence naturelle que quand j'y suis obligé.

— Et d'où te vient l'intérêt que tu me portes? demanda Stevan émerveillé.

— Tu te rappelles qu'en te rendant à Kerlas pour dire adieu à ta *penmarès*, le dimanche de Quasimodo, tu sauvas la vie à un rouge-gorge qu'un chat noir, le diable sans doute, s'appropriait à dévorer?...

— Oui, je me le rappelle; le cher petit s'envola par dessus le clocher de l'église de Plouaré, en gazouillant comme pour me remercier.

— C'était moi.

— Toi?...

— Je suis donc ton ami, et j'espère te le prouver. Pour commencer, si tu veux m'en croire, tu ne chercheras pas à revoir Tinah, et tu retourneras à Douarnenez, où je pourrais probablement faire quelque chose pour toi.

— Ne pas revoir Tinah!... exclama Stevan en blémissant, pour quel motif?...

— Si tu promets d'être calme, je te dirai tout.

— Tout?... Quoi, tout? s'écria le gars l'œil en feu.

— Voilà déjà que tu t'emportes...

— Non, teuz, reprit Stevan haletant et suppliant, non, je suis calme; parle, parle, je t'en supplie!...

Le rouge-gorge battit des ailes, sortit du bouquet d'aubépine et s'approcha du gars.

— Il faut t'armer de courage, mon cher sauveur, dit-il, et ne pas tomber en pâmoison comme une petite maîtresse de la cour. Au reste, ton cas est commun, que cela te console.

— Je t'en conjure, explique-toi!... articula Stevan avec une poignante anxiété.

— M'y voici. Le jour où tu lui dis adieu, Tinah pleura et promit un ex-voto à Notre-Dame de Rumengol si tu revenais le dimanche suivant, ainsi que tu le lui avais annoncé; puis elle sécha ses yeux, car les larmes les rougissaient. Le dimanche, comme tu ne revins pas, elle consentit à danser, le soir, avec le meunier Postik, qui la courtisait depuis plusieurs mois et abreuva, à son intention, le père Gorou et ses garçons de ferme de flacons d'eau-de-vie. Le lundi, la vieille Glauda, gagnée par Postik, lui répéta sur tous les tons qu'elle était bien simple de t'attendre, que tu ne l'épouserai jamais, parce que tu ne pourrais jamais gagner les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux; et le soir même Tinah ôta l'anneau de promesse que tu lui avais donné et le jeta dans un coin.

— Dieu!...

— Le dimanche suivant, le meunier, fort de l'appui du père Gorou, fit de nouveau danser la *penmarès* et lui parla mariage. Tinah l'écouta attentivement et l'invita à venir, le lendemain, à la veillée, causer avec son père. Le meunier n'eut garde d'y manquer, et, le lendemain soir, Tinah jura à Postik qu'elle serait sa femme.

— Oh!... s'écria douloureusement Stevan en portant sa main gauche à son cœur pour en comprimer les battements précipités.

— Deux jours après, le père Gorou, sollicité par le meunier, fixa, de concert avec sa fille, l'époque de la noce; les invitations furent lancées, les préparatifs commencés, et....

— Et?... fit Stevan palpitant.

— Et le mariage a lieu en ce moment, ajouta le teuz.

— En ce moment?... répéta le gars affolé.

— Tiens, voilà les mariés qui reviennent de l'église précipités par les ménestriers. Le sacrifice est consommé. Ils retournent à la ferme pour le repas et vont passer devant nous avec leur bande de convives. Tu vas les voir.

— L'infâme!... vociféra Stevan les-poings crispés.

— Du calme, tu me l'as promis. A quoi te servirait la colère? Le recteur du village a prononcé les paroles sacramentelles : tout est fini à présent. (A suivre.)